

ASSOCIATION DE FIL(LE) EN RÉCIT

**5E
MARATHON
D'ÉCRITURE
DE
NOUVELLES**

2021

Médiathèque Simone de Beauvoir

Recueil de nouvelles écrites en septembre 2021 durant le 5^e marathon d'écriture de nouvelles. Elles ont été créées en 48 h, à partir d'éléments — personnages, décor, action... – tirés au sort.

L'évènement est organisé par l'association De Fil(le) en Récit et accueilli par la médiathèque Simone de Beauvoir de Ramonville.

Merci à Marion Lanoux Blanco et Pascal Franc pour leur accueil.

<i>Noël</i> de Christian Goller	page 7
<i>Renaissance</i> de Dany Lanza	page 13
<i>Ça ne tenait qu'à un cheveu</i> de Doumé Chaussé	page 17
<i>Frontières</i> de Léo Mathieu	page 23
<i>Un jour de chance</i> de Margit Molnar	page 29
<i>Essayez-les</i> de Sandrine Bou	page 33
<i>La coiffeuse dépressive</i> de Valérie Maran	page 39
<i>Faits divers</i> de Yannick De Luca	page 45

Noël de Christian Goller

Noël

Noël était près de la gare. Une gare de sous-préfecture, avec un seul train le matin et un seul le soir pour transporter les voyageurs vers et depuis la métropole. Comme tous les matins, il faisait un détour pour passer devant le salon de coiffure, et paradoxalement, il s'efforçait de ne pas regarder à l'intérieur. Oui, c'est stupide, mais il lui est absolument impossible de laisser une chance à quelqu'un de deviner ses sentiments. Car du sentiment, il en a pour cette coiffeuse.

Il l'imaginait plus qu'il la voyait avec cette manie de regarder ostensiblement ailleurs, matin et soir, à chacun de ses passages. Mais pour rien au monde il n'aurait pris le risque de croiser son regard. Elle aurait tout de suite compris qu'elle lui plaisait terriblement. Il se surprend à sourire, réalisant qu'à 27 ans, il se comporte comme quand il en avait 14.

Noël est un personnage énigmatique. Lui et quelques rares personnes savent qu'il a un QI monstrueux. À ce point-là, c'est un handicap qui le coupe de ses concitoyens. Les gens « normaux » ont du mal à communiquer avec lui, ne le comprennent pas, et réciproquement. L'intelligence, c'est bien, sauf quand on en a trop. Quand il discute, il fait des efforts immenses pour expliquer ses points de vue, il argumente, cherche à convaincre. Mais ses discours restent souvent hermétiques, hors de portée du commun des mortels. Et eux l'évitent, s'en méfient, ou en ont carrément peur, car il bouscule leurs certitudes, remet en question leurs fondamentaux. Il faut aussi comprendre que fréquenter quelqu'un qui vous révèle combien vous êtes cérébralement limité, culturellement insignifiant, bref, qui vous amène à la conclusion que vous êtes un médiocre, ce n'est pas très gratifiant. Lui, il ne le fait pas exprès, seule LA vérité compte, pas les sentiments qu'elle inspire. Une personne normale, envisage le monde avec ses émotions, et la perception qu'elle en a est totalement subjective.

Cet isolement, Noël en a pris son parti, s'est résigné. Ainsi, il évite

désormais toute discussion de fond. Il se consacre donc à sa thèse, dont lui seul comprend le sujet qui tient simplement dans une demi-page. En peu de mots, il explique que « l'organisation du cosmos, jusqu'à l'échelle microscopique, est la résultante d'une tendance vers la simplicité ». On comprend qu'il reste peu d'espace (sic) pour faire autre chose.

Physiquement, ce serait un joli garçon, mais il se néglige ; il est mal rasé, ses cheveux sont trop longs, peu soignés. Il s'habille chichement, sans recherche, avec manifestement l'idée de passer inaperçu, bien loin du désir de plaire. Non, Noël est devenu une ombre, une étoile qui s'étirole, une promesse non tenue, un bouquet final de feu d'artifice qui aurait pris l'eau. Il est devenu socialement transparent.

Il n'y a vraiment que son attirance pour la coiffeuse qui alimente encore une petite étincelle, plus qu'elle pour le réconcilier avec le monde, le ramener à la vraie vie.

Julia

Julia est une très jolie femme, dans la plénitude de ses 32 ans, coquette, savamment apprêtée, sans exagération, et très attentive à ses tenues. L'habillement, c'est un peu son péché mignon. On pourrait dire qu'en ce qui concerne l'apparence, elle fait un sans-faute. Dans son métier, la coiffure, c'est primordial.

Avant, elle était la première coiffeuse d'un grand salon, elle veillait à sa bonne marche. Son patron lui accordait une confiance méritée et amplement justifiée. Dynamique, attentive à tout, elle n'avait pas son pareil pour convaincre les clientes que ce dont elles avaient besoin était, comme par hasard, les prestations les plus chères. Elle le faisait avec tant de subtilité que la plupart des clientes pensaient que l'idée venait d'elles-mêmes. Mais, un responsable avec toutes ces qualités est l'objet de rancœur, de jalousie. Le respect professionnel que ses subordonnés lui accordaient ne laissait aucune place à tout autre type de relation. Elle n'avait donc pas d'ami parmi ses collègues, en raison d'une « distance » hiérarchique. Son travail happait toute son énergie et lui laissait peu de loisirs. Côté affectif, elle vivait seule, par choix, et elle se satisfaisait depuis 3

ans déjà, d'une relation assidue avec son amoureux. Il respectait son désir d'indépendance. Très agréable, c'était une relation stable, intense, même s'ils n'avaient jamais évoqué un avenir à deux.

Quand son amoureux lui a annoncé qu'il était marié, que sa femme avait appris sa liaison, et que, n'écoutant que sa lâcheté, il avait décidé de rompre, elle a été anéantie. Sa vie bien réglée s'est effondrée comme un château de cartes. Elle se rendit compte alors qu'elle était rentrée dans une routine confortable, mais fragile dont elle se serait lassée avec le temps. Bien sûr, les souvenirs l'assaillaient, et quand elle repensait à son idylle, aux moments d'autant plus douloureux aujourd'hui qu'ils étaient agréables alors, son cœur se serrait. En particulier celui du jour de leur rencontre. Un groupe de marcheurs sur le GR 10, lui et elle qui, consciemment ou pas, se sont laissés distancer par les autres. Chaque effleurement accidentel la submergeait d'émotion. Quand il lui offrait spontanément sa main pour l'aider à franchir un obstacle, son cœur s'emballait. Quand il a gardé sa main dans la sienne, elle a tressailli, mais n'a pas résisté. Elle était bien, il faisait beau, la forêt les enveloppait et les protégeait. Un instant chargé de promesses... mais la nuit commençait à tomber, et ils se rendirent compte qu'ils n'étaient plus sur le bon chemin. Malgré leurs tentatives pour le retrouver, leurs appels, ils comprirent qu'ils étaient perdus et qu'ils devaient passer la nuit dans la forêt. Ensemble, ils construisirent une simple cabane qui pour elle était un vrai palace. Enivrée par cette ambiance, elle s'abandonna dans ses bras... Un sacré bon souvenir pensa-t-elle en essuyant ses larmes. Mais, elle résolut de réagir : ça ne sert à rien de pleurnicher, faut réagir ma vieille !

Elle se souvint alors, de ce salon de coiffure à vendre, près de la gare, qu'elle avait remarqué quelques jours plus tôt. Et si c'était le bon moment ? Et si cette rupture était le déclencheur dont elle avait besoin pour se décider ? Tout devenait soudainement évident. C'est ainsi qu'elle y a investi toutes ses économies. Cette installation lui permit d'oublier quelque temps la trahison, le mensonge dont elle avait été la victime. Son amour du métier, son empathie naturelle, son commerce agréable lui avaient permis de se constituer très vite une clientèle fidèle.

Mais la blessure profonde n'était pas totalement cicatrisée, et la morsure du chagrin faisait régulièrement son travail de sape. Julia, n'arrivait pas à oublier les tendres moments qu'elle avait partagés avec cet homme. Et le sentiment de solitude l'envahissait peu à peu, marquait son visage malgré tous ses efforts pour donner le change. La tristesse virait à la déprime et elle ne voyait pas d'issue agréable à sa situation. Quelques clientes lui avaient même demandé si elle était fatiguée, dit qu'elle devrait prendre quelques jours de vacances. Elle filait un bien mauvais coton.

Un jour de chance

Julia avait enfin reçu la nouvelle enseigne de sa boutique : « L'hair heureux ». Les techniciens étaient arrivés tôt pour la mettre en place. L'échafaudage installé, ils ont demandé à Julia de sortir pour leur préciser exactement l'endroit où elle voulait la placer. Elle sortit donc du salon, tout absorbée par cette importante décision, et un peu énervée de devoir abandonner une cliente en cours de coiffage.

C'est précisément au moment où Noël faisait son passage quotidien, celui, où il regardait ailleurs. L'inévitable rencontre se fit donc de façon fracassante : un corps à corps sauvage, grotesque, voire comique, qui propulsa les deux protagonistes à terre. Les ouvriers les aidèrent à se relever. Julia et Noël s'excusaient de leur inattention, s'enquérant de la santé de l'autre. Si elle s'en sortait avec une légère blessure d'amour propre, lui avait une griffure marquée sur la pommette, visiblement le résultat d'un contact trop rude avec le trottoir.

- Mon Dieu, vous êtes blessé... entrez, il faut absolument nettoyer ça
- Mais non, ce n'est rien...
- J'insiste, vous ne partirez pas sans que je vous aie soigné !

Noël, pris entre le désir de s'effacer comme toujours, et celui d'approcher Julia, consentit à s'installer sur un fauteuil.

Noël pensait vivre un rêve éveillé : il était assis là, Julia dans son dos, il pouvait l'admirer dans le miroir face à lui. Elle s'occupait de lui, avec des gestes prévenants. Jamais il n'aurait imaginé se trouver

dans une telle situation. C'était inespéré., et comprit qu'une telle situation ne se reproduirait jamais, qu'il fallait faire durer cet instant béni le plus longtemps possible.

- Voilà, votre pommette est désinfectée. Je ne voudrais pas que vous soyez défiguré par ma faute.
- Non non, vous n'y êtes pour rien...
- Vous avez de beaux cheveux vous savez, c'est dommage de les laisser ainsi... Je... Me permettez-vous de vous offrir une coupe... pour me faire pardonner ?
- Je... je ne sais trop... je ne voudrais pas abuser...
- Mais si j'insiste. Alors, comment voulez-vous que je vous coiffe ?
- Heu... Et si je vous laisse carte blanche ?
- Ha !

Elle fit alors un pas en arrière, fit pivoter le fauteuil pour voir Noël en face, puis de profil. Elle prit sa chevelure à pleines mains pour dégager le front, puis la nuque, la rehaussait pour dégager les tempes. Elle découvrit alors, derrière cette broussaille, un visage régulier, bien fait, mais aussi un regard d'une rare intensité. Elle voyait bien qu'il la dévorait des yeux, mais aussi qu'il les baissait dès qu'elle le fixait. Elle avait aussi noté cette coloration rosée du visage, témoin d'une forte agitation cardiaque, d'une grande sensibilité. Elle en fut émue.

- Bon, nous sommes d'accord, je fais comme je le sens ? Vous ne porterez pas plainte après ?
- Bien sûr que non, je ne crois pas que vous ferez pire que ce ne l'est déjà.
- Et bien dans ces conditions, on y va. Allez, au shampoing !

Cette séance fut une bénédiction, un moment rare. Lui était aux anges, et elle ressentait un je ne sais quoi au fond de son être. Jamais un client ne s'était abandonné de la sorte entre ses mains. Était-ce parce que c'était lui, ou parce que c'était elle ? Contrairement à son habitude, elle parlait peu, tout appliquée à transformer un homme au potentiel esthétique certain. Telle une artiste, elle voulait tirer le meilleur parti de cette masse de kératine, y mettre tout son talent. Après une demi-heure, Noël était

méconnaissable. Mais avant de lui rendre ses lunettes pour qu'il voie le résultat, elle lui demanda s'il consentait à ce qu'elle lui rase le visage. Noël comprit que cela lui permettrait de prolonger un peu ce moment de pure félicité, et lui donna son accord.

Quand il remit ses lunettes en place, Noël eut le souffle coupé. L'image que lui renvoyait le miroir était magnifique. Julia avait fait des miracles. Il se voyait, là, semblable à l'homme auquel il aurait tant désiré ressembler, dans ses rêves les plus insensés. Et c'est à Julia qu'il le devait. Son attirance pour elle en fut décuplée.

De son côté, Julia était subjuguée par le visage qu'elle avait extrait de cette tignasse. C'était celui de l'homme idéal tel qu'elle se le représente depuis qu'elle est adolescente. C'était incroyable.

- Noël... murmura-t-elle
- Vous connaissez mon nom ?
- Non, pourquoi, vous vous appelez Noël ?
- Mais oui ! Je ne sais comment vous remercier pour cette... métamorphose.
- Oh... je ne sais pas trop... peut-être un ciné... Ils donnent « L'amour est dans l'après », une comédie... demain...
- Demain ? D'accord !

Epilogue

Six mois se sont écoulés. Ce samedi — là, tous les meilleurs clients de Julia, les quelques amis de Noël, et leurs deux familles étaient réunis pour la cérémonie de mariage. Noël venait de réussir sa thèse, Julia, de son côté avait ouvert un deuxième salon. Ils sortaient victorieux de toutes leurs épreuves. Julia et son mari, Noël et sa femme avaient décidé de se marier le même jour pour sceller leur amitié, récente, mais terriblement forte. L'amour à force de loi, au grand dam des amateurs de contes de fées.

Renaissance de Dany Lanza

Annabelle aime la ville, ses lumières, ses bruits, son agitation... Elle aime se promener au gré de son envie, prendre des photos, observer une façade, une porte cochère, l'intérieur des maisons au travers d'un store ou d'un rideau de dentelle. Elle aime lever les yeux et regarder le ciel découpé en morceaux par les toits, contempler les nuages qui jouent à cache — cache avec les antennes ou un clocher d'église. Elle aime l'odeur du bitume frais après la pluie, le parfum appétissant des croissants chauds que souffle la bouche d'aération de la boulangerie, tôt le matin... Elle aime déambuler le dimanche sur les trottoirs désertés, courir dans le parc proche de son studio avant l'arrivée des familles et elle aime se dire que si l'envie lui prend, elle peut aller au cinéma ou boire une bière bien fraîche dans le pub voisin.....

Enfin tout ça, c'était avant..... Avant que son patron ne la coince dans son bureau. Elle s'était toujours méfiée de lui avec ses propos mielleux et ses mains baladeuses. Sa stature faisait peur à tout le monde ; très grand, les cheveux gominés, le front hautain, la mâchoire carrée, il se donnait des airs de séducteur sûr de lui et ses petits yeux froids sous des sourcils broussailleux mettaient tout de suite mal à l'aise. Il avait tenté plusieurs fois de se retrouver seul avec Annabelle, sans succès, et ce soir — là, à cause d'un dossier urgent à boucler, le piège s'était refermé..... Il l'avait acculée contre le mur, commencé à relever sa jupe malgré ses protestations.....Elle était intelligente, mais ce jour-là, cela ne lui servit à rien, son cerveau s'est mis en mode off... c'est une femme de ménage, arrivée en avance, qui a entendu ses cris. Le patron, surpris, a sursauté et elle s'est sauvée sans se retourner...

Il a fallu qu'elle démissionne malgré sa plainte déposée à la gendarmerie, qu'elle déménage loin, dans ce trou perdu, loin de la ville qu'elle aime tant !

Des semaines passées à revivre ses instants, des séances chez un psy, des antidépresseurs et anxiolytiques avalés pour tenter d'oublier.....Annabelle n'est plus la même...

Elle a dû se recycler, trouver un travail sans hommes à affronter tous les jours et son vieux CAP de coiffure lui a été utile. Maintenant, sans passion, elle lave des têtes, fait des mises en plis, des brushings, des teintures... Coupe des cheveux aux ciseaux ou au rasoir, dresse un chignon tout en écoutant d'une oreille distraite les clientes qui lui racontent leur vie. Elle leur offre un sourire de façade, son intérieur est lézardé, son âme ensevelie sous les décombres de sa vie.....

Pourtant, au bout de plusieurs mois elle garde espoir : elle a espacé ses séances de psychothérapie, diminué ses cachets. Elle ne rêve presque plus de cette bête à tête d'homme qui cherche à l'enlacer et elle croise maintenant les hommes sur le trottoir sans baisser les yeux.

Et aujourd'hui, Annabelle se retrouve dans cette gare de province où elle a débarqué à la fin du mois de septembre. Les arbres commençaient à se couvrir d'or et de rouges flamboyants.

C'est un petit bâtiment tout en longueur recouvert d'un toit en tuiles ocre, bordé d'un côté par un parking récemment agrandi pour aménager un coin covoiturage et de l'autre côté, une seule rangée de rails court le long de la gare et va se perdre dans la campagne proche. Le petit hall aurait besoin d'un rafraîchissement, la peinture s'écaille par endroits ; le panneau d'affichage n'est plus à jour depuis longtemps. Le guichet est définitivement fermé... Situé près de la porte qui donne sur le quai, une borne, moderne, à touches digitales, permet de se renseigner sur les horaires et de prendre son billet.

Annabelle est arrivée un peu en avance : pas question de rater le train de 7 h 52, le prochain ne passe qu'à 15 h 18 ; elle s'est toujours demandé pourquoi les heures des trains n'étaient pas des chiffres ronds.....Elle est là parce qu'hier, c'était son jour de chance, enfin, c'est ce qu'elle essaie de croire et de s'en persuader.

De son ancienne vie, elle n'a gardé qu'une amie, Emma, chez qui, elle va souvent passer le week-end. Elle retrouve la ville avec bonheur même si la peur de croiser son ancien patron au détour d'une rue est toujours dans sa tête ; de toute façon, elle ne sort jamais seule, toujours avec Emma et ses copains. Revenir travailler

là est encore un rêve pour elle, cela lui demanderait trop d'efforts... et pourtant, aujourd'hui, elle a retrouvé le chemin de la gare, à attendre le train, pour aller passer un entretien.

Donc, hier, c'est d'abord sa patronne qui lui a annoncé une augmentation : elle la trouve consciencieuse, toujours à l'heure, et souvent douée pour satisfaire les clientes parfois exigeantes. Annabelle n'est pas très gaie, mais toujours polie et la blouse framboise du salon redonne un peu de couleur à son visage souvent fané. Ensuite, à la pause de midi, c'est Emma qui lui a téléphoné ; un poste vient de se libérer dans la boîte où elle travaille, la comptable part à la retraite. « Tu te rends compte, Annabelle, trop bien, on va travailler ensemble !!! Tu dois absolument postuler, j'ai déjà parlé de toi, mon patron est d'accord pour te recevoir en priorité... » Annabelle a senti l'angoisse percuter son estomac. Quitter son cocon, retrouver le chemin du bureau même si ce n'est pas le même... Elle a dit « Non, non, ce n'est pas possible, ma patronne compte sur moi, je ne peux pas venir..... » Elle dit toujours qu'elle a toutes les qualités, mais au fond d'elle-même, elle sait que c'est faux : elle ment quand ça l'arrange, elle n'est pas très tendre avec sa mère, et elle a très peu de patience... d'ailleurs, attendre ce train commence à l'agacer. Elle jette un œil à la grosse pendule du hall qui marche toujours, encore dix minutes à attendre...

Annabelle a toujours été impatiente, elle revoit ce jour où elle s'est perdue en pleine forêt : elle était avec un petit groupe et le guide était en retard. Énervée, elle avait commencé à avancer sur le chemin malgré les conseils et protestations des autres. Au début, c'était facile, les directions bien indiquées sur un poteau ou un tronc d'arbre ; elle était contente d'elle, bien décidée à montrer que le guide n'était pas si indispensable que ça finalement. Et puis, à un croisement, aucune balise, aucun signe... la sagesse aurait été d'attendre que les autres la rejoignent, mais elle s'était entêtée et deux heures plus tard, le guide l'avait enfin retrouvée, pas content du tout. Cet événement aurait dû lui servir de leçon, mais Annabelle n'avait pas plus de patience qu'avant et ce matin surtout... avec cet entretien en perspective, avec cette nouvelle avancée dans sa vie, ce

nouveau défi !!!!

Elle arpente le hall d'un pas rapide, passe dans sa tête les questions qu'on va sûrement lui poser, récite comme un mantra des réponses toutes faites. Elle ne doit pas flancher.

Emma ne l'a pas lâchée ; après son coup de fil à midi, elle avait rappelé Annabelle le soir : elle devait absolument la convaincre ; elle la sait fragile, passant par des phases d'excitation et des périodes où elle manque totalement d'énergie. Un à un, elle a démonté les arguments hésitants de son amie, lui rappelant ses qualités au travail, compétence et adaptabilité, et surtout listant tous les avantages de ce nouveau travail en ville. « Tu vas pouvoir retourner au cinéma, te balader dans les rues pour refaire des photos ; tu pourras faire ton footing dans le parc et venir me voir sans prendre le train. De toute façon, qu'est — ce — que tu risques ? Viens passer l'entretien, mon patron est vraiment sympa et puis je serai là, tout près »

Après deux heures de discussion, Annabelle a enfin cédé pour un essai, sans promettre davantage à son amie, mais elle est assez intelligente pour savoir que c'est une occasion qui ne se représentera peut — être pas de sitôt.

Dans le hall, les gens sont plus nombreux : une maman rattrape son gamin qui essaie de se sauver, une femme remet un peu de rouge à lèvres, un vieux monsieur lit le journal, assis sur le seul banc métallique du hall. Annabelle voit son reflet dans la porte vitrée : elle s'est habillée sobre, a discipliné ses cheveux bouclés en un joli chignon et mis un peu de couleur sur ses joues pâles, pas question de paraître trop féminine, mais son ensemble gris bleu lui donne un petit air chic. Elle regarde à nouveau la pendule : l'aiguille vient de se poser, il est l'heure et le sifflement du train est de bon augure, il n'y aura pas de retard aujourd'hui.

Les passagers sortent sur le quai, certains accélèrent le pas, Annabelle suit le mouvement, maintenant impatiente de filer à cet entretien : elle est jeune, elle a la vie devant elle et mourir d'ennui dans ce coin de province, pas question !!!!

Ça ne tenait qu'à un cheveu de Doumé Chaussé

Novembre. Il pleut sur Carcassonne. Irma descend du train qui la ramène dans sa ville natale. Ses cheveux noirs impeccablement coiffés donnent un peu de lustre à sa silhouette de quarantenaire fatiguée avant l'heure. Ses escarpins défraîchis font clic-clac sur le quai de la gare, cette gare qu'elle a quittée il y a près de vingt ans en jurant de ne plus remettre les pieds dans cette ville de province étouffante. Pourtant elle n'a jamais pu se résigner à jeter la petite valise qu'elle avait prise pour « monter » à Paris. « Je suis intelligente, je réussirai » claironnait-elle avec aplomb à ses amis de l'époque. « J'ai toutes les qualités et tous les diplômes nécessaires pour ouvrir un grand salon de coiffure » ajoutait-elle fièrement, alors qu'ils pensaient que son principal défaut était justement de le croire. Rastignac en herbe ou de Rubempré en jupons ? Ambitieuse et naïve à la fois, comme eux elle allait faire son chemin dans la capitale avant d'y perdre ses illusions. C'est aujourd'hui une coiffeuse dépressive et désabusée qui revient dans la ville qu'elle abhorre afin d'atteindre le but qu'elle s'est fixé : celui de mourir.

À peine sortie de la gare, Irma pousse un long soupir : la ville grise n'a pas changé. Derrière les tristes volets clos, elle devine la vie étriquée des petits bourgeois balzacien bien-pensants et satisfaits d'eux-mêmes, pétris de certitudes, fanfaronnant le dimanche au bras de leurs grenouilles de bénitier cancanières et médisantes... ah ! les rombières de la rue de Verdun !

Mais ce vieux monde délétère et puant est aujourd'hui confronté à l'arrivée massive du peuple des miséreux : réfugiés, immigrés, pouilleux, drogués, traîne-misère et autres sans-dents sèment le trouble dans la ville. Deux mondes parallèles qui s'ignorent ou dont le premier s'évertue consciencieusement à éviter le second.

La coiffeuse dépressive marche à pas mesurés vers le petit studio qu'elle a déniché sur un site. Clic-clac clic-clac. Idées noires et lugubres pensées se bousculent dans sa tête. Dans la rue qui mène à la gare traîne l'inévitable faune des marginaux à chiens jaunes qui demandent la pièce sans même jeter un œil au passant, prévoyant un changement de trottoir ou un détournement du regard. C'est tout juste si elle prête attention à un jeune garçon à la tignasse rousse, hirsute et sale, au physique androgyne et qui vocifère des paroles incompréhensibles en faisant peur à tout le monde.

Le lendemain, Irma erre telle une âme en peine par les rues de la ville, traînant son spleen en laisse comme un vieux chien fatigué. Absorbée dans ses sombres pensées, elle trébuche et manque de s'étaler sur les jambes de cet étrange garçon aux cheveux fous, dreadlocks en bataille mêlés à des brins de paille et des bouts de laine crasseux, qui faisait peur à tout le monde la veille près de la gare. Il est allongé là sur le trottoir, deux canettes de bière vides près de lui. Peut-être est-il mort ? Quelle chance il a, pense-t-elle, avant de se raviser. Après tout, lui n'a peut-être pas envie de mourir ? Il a l'air si jeune. Quel gâchis ! Quelle tristesse ! Quelle déchéance ! Et la coiffeuse dépressive de s'attendrir tout à coup sur cette jeune vie que le garçon est en train de rater, tout comme elle s'acharne à détruire la sienne depuis si longtemps. Elle songe au destin, à la fatalité, au grand malheur qui stoppa net toutes ses ambitions et tous ses projets le jour maudit où sa vie s'arrêta.

Un jour où on s'était perdus en pleine forêt, se souvient-elle, il avait pris mon visage entre ses mains et m'avait dit : « Ne t'inquiète pas ma chérie. Tu ne risques rien. Tout va bien. Je suis là ». Elle l'avait cru bien sûr, car comment ne pas croire les yeux de l'amour ? Même quand l'orage violent s'était transformé en tempête déchaînée elle croyait que ce n'était là qu'un petit aléa de la vie, une pichenette ou une chiquenaude, une mésaventure à partager entre amis lors d'un repas joyeux. Ils avaient fini par retrouver le bon chemin et regagner la voiture, trempés jusqu'aux os, mais riant aux éclats de cet épisode sans conséquence. Ils riaient encore dans la

voiture quand cet arbre funeste, cet arbre si grand, si haut, si lourd... et puis le gémissement de l'arbre qui tombe... le choc sur le pare-brise qui vole en éclats... le toit qui s'enfonçe... le cri terrifiant de l'aimé... puis le silence... puis plus rien...

Lorsqu'elle s'était réveillée sur son lit d'hôpital, on lui avait d'abord caché l'effroyable vérité. Ce n'est que deux jours plus tard qu'elle avait compris, au-delà des regards fuyants, des demi-sourires embarrassés et des réponses évasives qu'elle ne reverrait plus son bel amour perdu. Elle appartenait désormais au monde des morts-vivants et avait déjà par trois fois tenté d'en finir pour rejoindre son tendre amour. Mais il n'est pas toujours facile d'atteindre son objectif. Comment prévoir en effet que le jour où on met sa tête dans le four en ouvrant les vannes est justement jour de grève surprise et illimitée chez les gaziers ? Ou que la corde achetée pour se pendre était « made in China » et céderait immédiatement sous le poids ? Sans compter une autre grève-surprise, celle des cheminots, alors qu'elle s'approchait du pont qui surplombe les voies près de la gare Saint-Lazare. Après cette nouvelle déconvenue, elle avait abandonné l'idée du métro et s'était dit que sa déprimante ville natale lui fournirait d'autres idées de suicide.

Et voilà que la crinière léonine de ce garçon étalé sur le trottoir la bouleversait en la ramenant à la réalité. Sa triste réalité de femme complaisamment engluée dans le malheur depuis trop longtemps. Mais aussi la cruelle réalité d'un monde dans lequel réussite doit souvent rimer avec jeunesse et beauté. Elle se perdait en conjectures devant ce visage d'ange déchu...

Janvier. Deux mois ont passé. La coiffeuse dépressive a trouvé un emploi à l'essai dans un salon du centre-ville. Son visage est moins empreint de tristesse. Elle a même consenti, sous la douce pression de sa patronne, à légèrement maquiller ses yeux et mettre un peu de rouge sur ses lèvres. Au bar où elle a l'habitude de boire un petit café avant le travail, on l'a même vue sourire une ou deux fois. La vie semble avoir repris le dessus. Elle semblerait même y prendre goût.

Elle a revu plusieurs fois le garçon à la crinière hirsute au hasard des rues. Elle l'apprivoise peu à peu en le saluant à chaque rencontre. Il l'avait d'abord très mal pris et s'était éloigné en marmonnant, genre « Qu'est-ce tu m'cherches ? Elle est con celle-là... J'la connais même pas !... ». Une autre fois il s'était contenté de hausser les épaules. Un jour elle lui avait donné une pièce et il avait dit merci du bout des lèvres. Un autre jour elle lui avait demandé comment il s'appelait, mais il s'était enfui, car c'était encore trop tôt...

Mars. Vendredi 13. Jour de malheur pour certains. Pour d'autres c'est un jour de chance. La coiffeuse dépressive qui ne l'est plus aperçoit le garçon qui faisait peur à tout le monde et y voit un nouveau signe du destin. Bon, cette fois je me lance, décide-t-elle.

« Excuse-moi. Je peux te parler cinq minutes ? Ça ne sera pas long ».

Après un instant d'hésitation où il se balance sur ses longues jambes grêles de héron affamé il s'arrête, intrigué par cette femme qu'il a déjà souvent croisée et qui le regarde toujours droit dans les yeux.

« Qu'est-ce que vous m'voulez ? »

Ce vouvoient augure qu'elle a réussi à l'amadouer. Elle l'attire dans un café de la place Carnot. Et là, c'est comme une bonde qui aurait sauté, comme un barrage qui aurait cédé : elle lui déverse tout d'un coup d'un seul : sa jeunesse dans cette même ville, la fuite vers le miroir aux alouettes, ses rêves et ses désillusions, son bel amour perdu, l'errance et le désespoir, les suicides ratés (il pouffe de rire au coup de la grève des gaziers, mais s'interrompt en toussotant), le retour à la case départ avec la même envie de mettre un terme « à toute cette merde, excuse-moi du terme ». Il l'écoute patiemment pour une fois, en se demandant quel rôle il joue dans tout ça et ce qu'elle attend de lui à la fin.

Mais elle, fine mouche, s'en tient là pour le moment. Ce n'est qu'un début, mais elle sent bien qu'elle a ferré le poisson. Elle a envie de sauver une autre vie que la sienne et aimerait lui rendre la monnaie de sa pièce en lui redonnant envie de sortir de la rue et de ce marasme, envie de vivre plus « normalement », mais elle ne sait

pas encore comment s'y prendre, comment faire pour ne pas le brusquer. Il accepte de la revoir. Pour une fois que quelqu'un s'intéresse à lui au lieu de détourner le regard...

Avril. Trois semaines ont encore passé et c'est lui qui l'aperçoit le premier. Cette fois il court vers elle :

– Salut ! Ça va ?

– Lionel ! Oui, ça va bien, merci. Et toi ?

– Bof. je glande. comme d'hab... Tu... euh.. Vous me payez un café ?

– Tu peux me tutoyer. Ça me fait plaisir.

Au fil des semaines ces deux cabossés de la vie ont fini par créer « une relation » comme on dit. Elle ne veut pas jouer les mères de substitution ni les Mères Térésa, mais elle éprouve un besoin presque viscéral de faire quelque chose pour ce garçon qui l'émeut. Que faire pour commencer, si ce n'est lui redonner une apparence acceptable ? Encore une semaine, et elle se jette à l'eau :

– Lionel, je vais te couper les cheveux. J'en ai marre de voir cette tignasse de porc-épic ! Et en plus, je suis désolée, mais tu pues !

– Ça va pas la tête ou quoi ?

– Je savais que tu allais me dire ça. Tu es tellement prévisible ! Mais il faut que tu me fasses confiance. Confiance. Tu connais ce mot ?

Convaincre le garçon qui faisait peur à tout le monde n'a pas été chose facile. Patience et longueur de temps ont finalement eu raison de ses ultimes réticences. Entré à reculons, presque en cachette, dans ce salon pour dames un soir du mois de mai, le garçon en ressort transfiguré, métamorphosé tel un ange radieux...

Vous croyez aux contes de fées ? Et si je vous dis que, sous l'égide de sa bienfaitrice, Lionel a fini par accepter de suivre des cours de coiffure, et qu'Irma et lui ont aujourd'hui le projet d'ouvrir un salon qui s'appellera « Cheveux d'Ange », vous me croirez ?

Frontières de Léo Mathieu

Sylvie était désespérée. Le regard las, elle s'affala sur le banc du petit quai de la gare de Vebret.

La fin de la matinée approchait et le soleil éclatant pénait à réchauffer la fraîcheur de l'hiver qui s'installait doucement.

Elle en avait assez de souffrir. Leur relation devenait insupportable.

« Il en aime une autre, c'est sûr ! » pensait-elle en boucle.

Pourquoi s'accrochait-elle autant à lui ? Elle le détestait.

Et pourtant, elle l'aimait.

Elle fixait les voies du chemin de fer, l'esprit animé par de sombres pensées. Il y avait plus de quatre heures d'attente avant le prochain train.

« C'est si long ! Foutue campagne ! J'ai plutôt envie de passer sous le train que de monter dedans ! »

Des pensées suicidaires.

À nouveau.

Un homme s'approcha d'elle en claudiquant.

Il était grand et costaud, le dos voûté et le visage difforme sous une barbe broussailleuse et grisonnante. À cela s'ajoutait que son bras droit n'était pas développé au-delà du coude en dehors d'une pince de chair, sorte de main grotesque constituée de deux doigts sans ongles. Il transportait sous son bras gauche une boîte, une chaise et une petite table de camping. Il marchait en respirant fortement, passa devant elle sans lui dire bonjour puis alla s'asseoir sur le deuxième banc présent sur le quai.

Elle le trouva d'une allure impressionnante et elle prit peur.

Il déplia la table et la chaise et les disposa devant lui. Sur la table, il posa sa boîte. Pendant qu'il s'installait, Sylvie essaya de le regarder pour déterminer son âge. Mais elle ne voulait pas croiser son regard, craignant qu'il ne la remarque.

L'inconnu s'immobilisa un instant.

Un silence cristallin enveloppait la gare.

Il prit une profonde inspiration, puis se tourna vers elle en souriant

et lui dit bonjour d'une voix très agréable qui ne collait pas avec son allure si ce n'était pour son accent.

« Bonjour » lui répondit-elle faiblement.

Maintenant qu'il souriait, il avait le visage lumineux et innocent comme celui d'un enfant.

Il lui montra la boîte avec sa main valide et lui demanda si elle voulait jouer. Il lui expliqua qu'il venait ici parfois pour proposer de jouer aux étrangers qui attendaient leur train.

Rassurée par son ton et sa proposition quelque peu originale, elle lui répondit :

« Je vous préviens, je suis une championne imbattable aux échecs. »

Il fut ravi et lui dit qu'il était lui-même vaincu à son propre jeu depuis qu'il avait battu son Maître.

Il lui présenta son jeu de Go qu'il installa sur la table.

Il ne lui faisait plus si peur, mais elle restait tout de même tendue.

Elle trouvait la situation un peu bizarre, mais, après tout, c'était presque agréable en comparaison de l'immense naufrage qu'était sa vie actuellement.

Une fois le plateau de jeu installé, il lui demanda à nouveau si elle voulait jouer.

Il n'y avait absolument personne dans cette gare si ce n'était le guichetier auquel elle avait acheté son billet plus tôt et qui était en train de regarder des vidéos sur son téléphone.

« Oui pourquoi pas. » lui dit-elle.

Elle vint s'installer sur la chaise de camping en face de lui. De près, elle lui trouvait un aspect plus propre que ce qu'elle avait imaginé plus tôt. Il l'impressionnait toujours autant et sa main en forme de pince la perturbait beaucoup. Elle se demandait bien ce qui avait pu lui arriver.

L'inconnu lui expliqua les règles et lui donna les pierres noires en lui disant qu'il lui laisserait commencer chaque partie et qu'il pouvait même lui donner des avantages puisqu'elle débutait.

« Je n'en ai pas besoin » lui rétorqua-t-elle un brin vexée. « Pour qui se prend-t-il ? » Pensa-t-elle, « Il ne sait vraiment pas à qui il à affaire ».

Ils eurent ensuite une discussion anodine autour des échecs et du go

pendant laquelle chacun se gaussa de ses exploits et de son intelligence. L'inconnu rit doucement puis lui proposa de commencer la première partie. Sylvie accepta. Mais avant de commencer, il plongeait son regard dans le sien.

Il sentait qu'elle était tourmentée et il voulait lui proposer un marché. Il lui expliqua alors sur le ton de la confiance que c'était son jour de chance. Il se présenta comme un génie qui allait exaucer son souhait le plus cher à l'aide de ses pouvoirs magiques. Mais pour cela, elle devait le battre à son propre jeu. Il lui donnera autant de parties qu'il lui sera nécessaire pour le battre. Elle pourra même revenir le voir à l'avenir si elle n'y arrivait pas aujourd'hui.

« Très bien, c'est noté. Vous avez votre lampe magique avec vous ? » Lui dit-elle légèrement inquiète pour sa santé mentale, mais prompte à tester son sens de l'humour.

Il rit franchement et lui dit qu'il n'était pas un de ces génies-là et qu'il logeait dans un œuf pas loin d'ici.

Il commencèrent à jouer.

Les premières parties s'enchaînèrent rapidement. Sylvie fut très offensive. Elle perdit à chaque fois. Pendant qu'ils jouaient, ils eurent quelques discussions anodines. Sylvie lui parla de son travail de coiffeuse à Toulouse et de sa vie qui la déprimait. L'inconnu lui dit qu'il était palefrenier et que malgré les difficultés que lui posaient ses difformités, il était satisfait de son existence ici. Au fil de la conversation, elle parla d'elle et de sa situation amoureuse qui la désespérait tant. L'inconnu l'écouta avec un léger sourire.

Selon lui, l'amour porté sur l'autre était une illusion, car le vrai amour était celui que l'on nourrissait pour toute chose de la création.

Sylvie se sentit attaquée par de tels propos :

« Tu parles d'une illusion ! C'est plutôt la vie elle-même qui n'est qu'une illusion chaotique. Les destins se construisent et se brisent au gré du hasard. L'amour dont je parle c'est bien la seule chose qui donne du sens à la vie ! »

L'inconnu dégageait une aura de tranquillité qui agaçait Sylvie. De plus, il ne semblait pas convaincu par ses arguments.

Elle insista, un peu fourbe :

« Vous ne pouvez pas comprendre si vous ne l'avez pas vécu. »

Il reconnut qu'il n'avait pas connu l'amour réciproque, mais qu'il avait appris à s'aimer lui-même ainsi que sa place dans ce monde.

Il restait imperturbable.

Ils continuèrent à jouer et Sylvie ne cessa de perdre. Encore et toujours, une partie après l'autre. Noir contre Blanc. Son adversaire déjouait habilement toutes ses offensives et les utilisait même contre elle.

En fin de partie, le plateau de jeu était à chaque fois presque entièrement recouvert des pierres blanches de l'inconnu.

Il marqua une pause.

L'inconnu se roula une cigarette d'une manière bien inhabituelle et lui demanda si elle avait le souvenir d'une fois où elle avait su collaborer avec quelqu'un d'autre pour se sortir d'une situation difficile.

Sylvie prit un temps de réflexion et ne put s'empêcher de penser à son homme et au début de leur relation.

« Il y a bien ce jour où on s'était perdu en pleine forêt pendant notre voyage en Nouvelle-Zélande... » Il l'écouta raconter son histoire en acquiesçant de la tête.

Quand elle eut terminé, il prit un air mystérieux et lui suggéra de méditer sur ce souvenir pendant qu'ils continueraient à jouer.

Elle ne savait pas trop comment interpréter ses propos, mais ne voulait pas le lui faire remarquer. Et puis il commençait à l'agacer avec tous ses mystères et son côté ésotérique ! Mais elle voulait gagner, c'était plus fort qu'elle.

Alors elle posa une pierre pour commencer la partie suivante.

Progressivement, elle prit les bons emplacements sur le plateau de jeu. Elle cessa d'être automatiquement offensive et se donna le temps de renforcer ses territoires. Elle observa son adversaire jouer et comprit qu'il ne cherchait pas à l'attaquer.

Elle continuait à perdre, mais les forces commençaient à s'équilibrer.

En fin de partie, le plateau était à chaque fois composé au deux tiers de pierres blanches pour un tiers de pierres noires.

L'inconnu lui fit remarquer qu'elle apprenait vite.

Sylvie se détendit et commença à laisser de la place à son adversaire sur le plateau. Elle finit par lui concéder des territoires tout en créant les siens.

Ils ne parlaient plus. Ils jouaient.

La lumière du soleil commençait à faiblir en cette fin d'après-midi de novembre. Les vrombissements des machines agricoles se turent.

Un chien aboya au loin suivit du piaillage d'une bergeronnette tardive. Sylvie sentit le froid se durcir.

Elle réalisa soudain qu'il existait autour d'elle autre chose que le quai de cette gare.

Les parties se succédaient inlassablement.

Et le temps passait.

Son train allait bientôt arriver.

Elle sentait qu'elle pouvait y arriver, mais maintenant, elle avait peur de manquer de temps.

Sylvie prit une profonde inspiration. Le son étouffé des cloches de l'église du village retentit dans le lointain.

Soudain, elle posa une pierre et sut qu'elle venait de prendre l'avantage. Ce fut très subtil et seul un œil expérimenté aurait pu le voir. L'inconnu l'avait vu et déployait toute sa ruse pour déstabiliser son adversaire, coup après coup, mais cela ne marchait plus. Elle n'était plus dupe, elle voyait où il essayait de l'emmener. Elle se contenta de maintenir cet équilibre dans lequel elle jouissait d'un imperceptible avantage.

Puis la partie s'acheva.

Elle avait gagné.

Le plateau était composé d'autant de pierres noires que de pierres blanches. Pourtant, les noires avaient su prendre et conserver un territoire leur donnant un très léger avantage. Si léger que l'harmonie du plateau entre les deux forces semblait parfaite. À l'image d'un Yin et d'un Yang qui s'entremêlaient.

L'inconnu semblait désarçonné. Il n'en revenait pas d'avoir été battu à son propre jeu. Il félicita l'étrangère et lui demanda quel

était son souhait.

C'est alors que le train fut annoncé en gare, suivi du bourdonnement des rails.

« Sauter sur la voie. En finir. » Pensa-t-elle.

Les images d'il y a quelques heures lui revinrent en mémoire. Son chagrin la submergea de nouveau accompagné de cette souffrance qui ne la quittait pas.

« Je veux mourir. » dit-elle à l'inconnu.

L'espace d'un instant, l'aura dont bénéficiait l'inconnu s'était étiolée. Il semblait fragilisé et son regard trahissait de l'admiration, mais aussi de la tristesse.

Il lui répondit qu'il exaucerait son souhait à contrecœur.

« Que vient faire le cœur là-dedans ? Vous n'aviez pas dit tout à l'heure que vous n'aimiez personne en particulier, si ce n'est l'univers dans son entier ? Vous ne devriez pas avoir de scrupules à mettre fin à l'existence d'une partie d'un tout. »

L'inconnu lui donna raison. Toutefois, il admit qu'elle avait semé une graine de confusion dans son esprit.

Le train arriva en gare.

Ils se levèrent tous les deux et se dirent au revoir.

L'inconnu lui prit doucement le bras dans sa pince et lui dit :

« Tu mourras bien un jour, il le faut. »

Un jour de chance de Margit Molnar

Machinalement, elle cherche l'horoscope de la vierge :

Travail — vos collègues vous écoutent, c'est le moment d'initier vos projets ;

Amour — un jour de chance, ouvrez votre cœur, l'âme sœur est tout près ;

Santé — n'oubliez pas vos mouchoirs.

Ses yeux se remplissent de larmes. Écoute, chance, mouchoirs... Elle n'a pas de collègues, travaille seule dans son petit salon de coiffure et ses clientes jacassent. C'est elle qui les écoute... sans les entendre. « Ouvrez votre cœur »... pfff... comme s'il était une porte. Le sien est lourd, très lourd et sous son poids, il reste verrouillé. Les mouchoirs, hmm... ils ne sont jamais sous la main quand elle en a besoin.

Les larmes ne coulent pas, brouillent la vue sans franchir les paupières. « Les larmes ne servent à rien. Une fille intelligente comme toi ne pleure pas pour rien. » entonne la petite voix de son enfance. Pourtant, elle est convaincue du contraire. Selon elle, les larmes sont la manifestation d'une certaine intelligence... émotionnelle. Elles représentent des signes visibles, palpables de son humanité, de sa sensibilité. Malgré toutes ses qualités, elle a le sentiment d'être une éternelle incomprise. Son cœur gros bat d'amour, d'amour pour la vie qu'elle n'a pas. C'est une lutte de chaque jour, la vie... La sienne s'est arrêtée le jour où elle s'était perdue dans la forêt avec Claire, sa meilleure amie de classe, à la primaire. Le souvenir de leur peur lui serre la gorge, crispe le ventre.

Elles se tenaient par la main et avançaient vite sur le sentier dont elles ignoraient la trajectoire. Les cailloux grinçaient sous leurs pas, les branches du sous-bois craquaient à leur passage. Ces bruits résonnent encore fort dans sa tête, de plus en plus fort, et le silence

tombe brutalement. L'homme a surgi de nulle part. Comme s'il était sorti d'un tronc d'arbre, il s'est dressé devant elles. Dans le contre-jour, il n'était qu'une silhouette sur un fond de soleil couchant, jaune-rose brillant, tamisé à travers les branchages effeuillés. Un temps d'arrêt, un instant infini, les souffles suspendus avant de s'élancer dans la direction d'où elles venaient. Elle courait, courait tant qu'elle pouvait, sans se retourner, sans la main de Claire dans la sienne. Au loin scintillaient de petites lumières et des cris, des voix les appelaient : Claire, Eva ! Ensuite rien, la mémoire refuse d'en révéler davantage.

Claire n'a pas été retrouvée. « Tu as de la chance, ça aurait pu être toi. » La chance... on parle de chance ! Sa vie ne tient que de la quête de Claire et du soleil couchant qui lui fait battre le cœur, plus fort. Les images, les bruits de ce souvenir ont séché ses larmes.

Un jour de chance... la cliente n'est pas venue. Quarante-cinq minutes de retard, elle a dû oublié sa coiffure, elle ne viendra plus. Les lumières de la gare en face s'allument en même temps que celle de son enseigne : Bigoudis — coiffure. Un fonds de commerce bien situé, dit-on. Elle en est d'accord.

La proximité des trains, elle la ressent comme une issue possible... vers la mort. Traverser la rue, monter dans un train qui va n'importe où, descendre à une station inconnue, suivre des rails à pied, se cacher, attendre et s'allonger quand il est trop tard pour que le train freine. Un scénario convaincant qui la rassure. Son regard durcit, fixe le bâtiment familier de la gare.

« Pas peur » souffle une voix étrangère au moment même où la porte s'ouvre d'un coup. Un homme, de corps mince, capuche sur la tête s'introduit dans le salon et d'un bond, il se trouve derrière, sous le comptoir. Elle ne le voit plus, elle ne bouge plus. En effet, elle n'a pas eu peur. Elle n'a pas eu le temps de réaliser ce qui s'est passé. Elle comprend juste que cet homme, jeune, doit se cacher et il s'est réfugié dans son salon. Il doit avoir peur, lui. Peur pour sa vie contrairement à elle. « Pas peur » répète-t-il sous le comptoir et

ses murmures se mêlent à un sanglot étouffé. Cet homme pleure. Elle est interloquée. Embarrassée, elle s'approche du comptoir, se penche pour le voir. Recroquevillé, il triture un tissu léger entre ses doigts fins. Un voile rouge fleuri, il le serre contre son visage comme pour inhaler l'odeur qui l'imprègne. Elle est gênée et s'apprête à reculer quand il lève ses yeux noirs vers elle. Il tend le voile vers elle et prononce « Awa ». La femme au voile, sœur, mère, épouse, elle s'appelle Awa et elle n'est plus avec lui. « Pas peur » dit encore comme une prière et enfouit son visage dans le tissu.

Non, pas peur, au contraire, cette intrusion surprenante la ramène au présent. Elle lui rappelle que d'autres réalités existent, autres que celle de sa vie. La vie de ce garçon qui a perdu un être cher, qui a peur et qui devrait lui faire peur.

La nuit est tombée. Une immense fatigue trouble son esprit. Elle doit fermer le magasin. Machinalement, elle éteint les spots au-dessus des miroirs, elle sort devant la porte : au croisement, deux vélos grillent le feu. Elle rentre et éteint tout, ferme la porte et baisse le rideau de fer. Il peut dormir tranquille. En face, un demi-douzaine de personnes sortent de la gare. Le TER de 19 h est arrivé.

Essayez-les de Sandrine Bou

Eléonore Duncran, s'était réveillée aux aurores et était tout émoustillée à l'idée de pouvoir enfin s'échapper de son quotidien. C'était pour elle un jour tant attendu, un jour de chance !

Sur le quai de la gare de Clermont-Ferrand, Eléonore sentait le froid l'envahir et sa coiffure s'effondrer... Elle avait passé plus de 2 heures à boucler ses cheveux au fer à friser dans son studio ridicule où le chauffage central à 25 ° lui avait placardé des mèches ondulées sur son visage arrondi. L'effet de sa nouvelle crème « Vella-Bella », qu'elle s'évertuait à vendre dans son salon, rue des Gras, n'avait guère apprécié la température de son petit cocon douillet. Eléonore, était coiffeuse et fière de l'être. Mais son apparence ce matin-là, sur ce quai de gare Auvergnat s'apparentait plus à la ménagère des années 50 qu'à une femme libre et épanouie de notre siècle.

Le train arriva enfin et Eléonore commença à s'agiter. La plupart d'entre nous se seraient demandé si nous avions omis d'éteindre le gaz, de fermer la porte à double tour... mais Eléonore, non ! Pour elle, l'essentiel ne résidait pas là. Elle, elle ne se souvenait plus si elle avait pris ou non ses crèmes Tamalou aux algues marines, ses barrettes rétro Chanel siglé à plus de 690 €, ses luxueux bigoudis de chez Beauty days ou tout autre ustensile qu'elle jugeait essentiels. Cet état de stress perdura pendant les 50 premiers kilomètres et assise sur son siège, Eléonore fourra maladroitement ses mains dans tous ses sacs et sachets et fini par trouver la perle rare... son antidépresseur ! Un partenaire efficace et fidèle selon elle, qui ne l'avait jamais éconduit. Un amour total les unissait. Il l'accompagnait depuis plusieurs années. Comme un amant, elle pouvait même s'amuser à le manipuler et au gré de ses humeurs ou de ses envies, elle en faisait « son rhum arrangé » avec d'autres substances de quelques natures que ce soit. Elle pensait qu'arriver à gérer ainsi ses traitements, son commerce, sa vie... était l'apanage de son être. Toutes ses qualités la confortaient.

Ce trajet n'en finissait plus... Des minots s'étaient mis à courir dans

tous les sens au milieu du couloir central en brayant à tue-tête pendant qu'un vieux monsieur aigri grommelait, ne pouvant lire son quotidien régional dans le calme. Un autre vieux monsieur moitié sourd, essayé d'intervenir, mais sa voix tonitruait dans cet habitacle réduit et Eléonore sentait ses boucles s'effondrait pour la seconde fois en raison de l'inefficacité de sa fabuleuse crème « Vella-Bella », qui suffoquait sous l'effet de la température de l'omnibus. Eléonore n'y tenant plus, replongea énergiquement sa main dans ses affaires et prit rapidement quelques-unes de ses substances euphorisantes.

Elle venait d'apercevoir à travers la vitre une pancarte sur laquelle était écrit ; « La beauté a-t-elle un sens caché ? ». Une autre pancarte quelques mètres plus loin surgit et l'écrêteau affichait « La vie vaut-elle d'être vécu sans Amour ? » L'agitation gagna le wagonnet. Les discussions s'articulèrent entre l'indignation « A-t-on le droit d'écrire de telles absurdités ! » ; la propagande « ça suffit à la fin, il y a assez de pub comme ça ! » ou encore, la stupidité « Comment voulez-vous que nos enfants puissent grandir dans le calme avec toutes ces conneries ! ».

Eléonore, considéra avec effroi que peu de gens avaient dû vivre des moments houleux et douloureux. Elle, qui ne réussissait pas à vendre ses pots de crème et à finir ses fins de mois dans son salon où la grisaille de la lave l'empêchait de voir la clarté du soleil et qui n'avait pour seuls compagnons que ses boîtes de Prozac, d'Imovane et de Stilnox. Elle finit par s'indigner de ces comportements étriqués. Son état de stress la replongea dans un vieux souvenir d'enfance, où elle s'était retrouvée seule perdue en pleine forêt alors qu'elle était partie avec son frère plus âgé et qu'elle avait cru revivre la situation du Petit Poucet après avoir rencontré l'homme des bois pour retrouver sa route.

Un autre écrit apparut et ce dernier l'a fit frissonner « Vivre caché est-ce une raison suffisante d'exister ou vaut-il mieux en finir ? ». Sous les commentaires exacerbés des passagers, le signal du prochain arrêt venait de percuter ses tympan ! Eléonore, sauta du train, l'œil mouillé, le visage blafard et l'air désabusé... Elle n'avait pas pris le temps de la réflexion. Telle une marionnette dans les

mains de son créateur et dirigée par les psychotropes ; elle s'était laissée guider. La gare était déserte, le lieu semblait inhabité et aucun véhicule ne circulait. Sous l'effet de son amant inconditionnel, elle ne put voir à quel point le lieu était sinistre. Où était-elle ? Comment allait-elle trouver cet homme ? Autant de questions sans l'ombre d'une réponse. Mais pour elle, ce désespoir ainsi formulé ne pouvait émaner que d'un homme désespéré sous l'emprise d'une douleur affective intense. Une femme aurait plutôt écrit des mots en lien avec sa chevelure ou sa manucure, selon elle. Elle reprit un peu ses esprits dans ce froid matinal de fin d'automne et resta plantée sur ce quai de gare en se disant que cet homme allait surgir à un moment ou à un autre pour certainement nettoyer ses pancartes, étant elle-même une obsessionnelle de l'apparence et du paraître.

Plusieurs heures passèrent, mais rien n'opéra. Eléonore finit par se décider à arpenter la route escarpée qui prenait naissance devant elle dans cette microscopique bourgade montagnarde. Du haut de ses 7 centimètres de hauteur de chez Gucci ; qu'elle avait pris soin de lustrer avant son départ ; elle s'avança délicatement vers la zone bitumée. Ce milieu d'après-midi s'avérait sportif ! Puis, elle se posa sur une pierre rugueuse encore humide quand soudain elle aperçut un homme qui s'avançait vers elle.

« Elle est t'y perdue la p'tite dame » s'exclama Edouard d'une voix fluette.

Eléonore encore bien ancrée dans ses Gucci, le regarda avec stupeur et un petit son sortit de sa bouche :

« Voui... effectivement »

Edouard ressemblait plus à une bête qu'à un homme. Des cheveux longs, épais, d'un brun proche de l'écorce d'un chêne, parcouru d'éclats tels les couleurs d'un fruit trop mûr selon les oscillations du soleil dans sa toison. Une barbe d'homme d'âge mûr, bien fournie pour ne pas dire négligée, l'interpella. Jésus aurait pu être parmi nous, mais là n'était pas le sujet et Eléonore n'avait que faire de ces comparatifs. Elle fut prise d'un léger malaise pendant une fraction de seconde en découvrant les dents peu entretenues de cet être.

Edouard la regarda et dit simplement :

« L'a mangé la p'tite dame ou pas ? » suivi d'un... « Z'vous ai p'tre fait peur, ze sais, ze ressemble plus à un ours des montagnes, qu'à un homme »

Les difficultés de prononciation d'Edouard ne surprirent guère Eléonore, mais la touchèrent. Cela lui rappelait l'histoire du « Prince des mots tordus », qu'elle lisait petite et où elle rêvait de la venue de son prince charmant. Elle n'avait pas lu Bettelheim,... assurément. Elle lui souriait quelque peu bêtement. Elle avait aperçu un semblant de feuillet sur lequel étaient apposés des mots qu'elle ne pouvait distinguer avec certitude. Elle pensait fortement avoir trouvé son désespéré.

« Enfin » se dit-elle, « je vais pouvoir me rendre utile... » Oubliant ainsi la bête qui se dressait devant elle.

Elle lui répondit avec douceur :

« Oui, j'ai bien un peu faim. Je suis partie de chez moi pour voir ma meilleure amie au Salon des Coiffeuses de la région Auvergne-Midi-Pyrénées de ce soir, mais des événements m'ont arrêté en route et je n'ai rien pris à manger... Je n'ai emporté que mes crèmes et mes fers à lisser et à boucler », en finissant sa phrase par un petit rire étouffé.

Edouard surpris, mais heureux de voir que cette étrange créature ne semblait pas s'offusquer de son enveloppe charnelle, lui proposa de le suivre jusqu'à son cabanon. Eléonore bien qu'étant encore sous l'emprise de ses propres addictions, se sentit subitement légère et accepta avec enchantement. Elle allait enfin voir ce dernier écrit que cet homme désespéré avait rédigé, et serait la première de tous les passagers de la ligne 113 entre Clermont-Ferrand et Toulouse, à le lire !

À l'approche dudit cabanon, Eléonore découvrit un univers particulier. Les arbres, les fleurs, les feuillages et autres substances végétales arboraient des signatures particulières. Un visage par ici, un objet par-là, un animal dissimulé entre deux racines. Tout semblait avoir été pensé et travaillé avec minutie et une grande technique. Edouard avait des mains en or ! Le cabanon, ne sentait ni les fumées froides d'un tabagique invétéré, et ne présentait pas non plus les stigmates d'une nuit aux arômes alcoolisés. Le cabanon

n'était ni dans un ordre parfait, ni dans un désordre démesuré... tout était à sa place, tout simplement.

À l'ouverture de la porte, la feuille de papier noirci au crayon Bic s'échappa du veston d'Edouard. Pétrifiée, Eléonore lut :

« Si la lune remplace le soleil chaque matin, pensez-vous que mourir serait la solution ? »

Edouard ramassa sa feuille d'un geste machinal et rapide et après avoir servi un chocolat chaud à Eléonore, cette dernière lui dit :

« Tu as du talent Edouard, je t'assure ! Tes conifères en sont la preuve ! Toi et moi nous pourrions former une bonne équipe, si nous montions notre entreprise ?

Eléonore ne se reconnaissait plus... Elle qui habituellement était la reine du shampooinage, de la coupe rétro, des marques de luxe et des crèmes révélatrices d'éclat hors de prix se trouvait là, plantée face à un homme des cavernes, en train de lui proposer une association. Le Prozac avait-il dorénavant des vertus consolatrices ou était-ce le Stilnox qui donnait la fougue et l'élan des entrepreneurs arrivistes ?

Edouard abasourdi, n'en revenait pas. Il n'était pas non plus convaincu, car il avait toujours été la risée de tous depuis sa plus tendre enfance. Il avait souffert des injures et moqueries à travers les âges et avait fini par s'isoler comme une âme en peine dans son cabanon au milieu de la forêt auvergnate.

Victime d'une malformation depuis l'enfance, ces jours étaient comptés lorsqu'il arriva de son pays d'origine dans ses terres volcaniques avec sa mère. Balloté d'hôpital en hôpital, il n'avait eu pour seuls amis que sa perf, les antidouleurs, et les pleurs de sa génitrice, qui avait fini par disparaître de sa chambre blanchâtre. Il avait grandi dans l'anonymat et la désillusion d'un avenir heureux le plus total. Il avait plus le profil de Quasimodo que de Johnny Depp, c'est certain.

L'idée était cependant excellente. Eléonore le regarda avec poigne et ayant compris que sa souffrance manuscrite rejoignait son état dépressif, elle lui proposa de lui montrer ses propres talents. Il accepta. Son visage repris forme, mais pas celui que l'on aurait pu croire... "Julien Sorel", n'avait qu'à bien se tenir... La bête restait

la bête, mais son esprit revêtait des qualités certaines.

Quelques mois plus tard, un article de la Montagne ; journal local Auvergnat ; annonçait l'ouverture de la Société d'Edouard et d'Eléonore avec un code de réduction de 5 € si l'on optait pour "la coupe Bonzaï à l'effigie de son propriétaire sur son dernier platane et d'un shampoing -coupe-brushing aux huiles essentielles d'Eléonore."

N'allez surtout pas imaginer qu'ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants, car il y a fort longtemps que les crapauds n'embrassent plus les grenouilles !

La coiffeuse dépressive de Valérie Maran

Voici l'histoire incroyable de la coiffeuse dépressive, notre coiffeuse dépressive, l'héroïne de cette courte histoire puisque c'est une nouvelle, s'était perdue en pleine forêt, décidément ce n'était pas son jour de chance, et pourtant... voici comment c'est arrivé...

Patricia, c'est son prénom, un bon prénom de coiffeuse sortait d'Hypo Tif, célèbre école de coiffure dans le pays de mon imagination. C'est vrai, Hypo Tif ça n'existe pas, mais c'est moi qui écrit alors hein...

Ma reine du bigoudi avait décidé de prendre le train dans cette belle gare de province pour aller souffler quelques jours après une semaine bien remplie. Marre des rendez-vous, des shampoings, des couleurs, des coupes, elle en pouvait plus, il lui fallait prendre le train et partir... Toutes ces histoires, ces morceaux de vies qu'elle écoutait tout au long de ses journées elle n'en pouvait vraiment plus. Patricia déprimée par ce monde où jamais personne l'écoute décide de s'occuper d'elle pour le week-end.

C'est dimanche son jour de repos, puis lundi son salon est fermé, sa petite valise est bouclée la voilà sur le quai de gare.. Le train arrive tranquillement à huit heures, elle a deux heures de trajet avant de se retrouver en pleine cambrousse... Elle connaît par cœur les petites gares qui se succèdent, les arrêts où elle reconnaît parfois les mêmes voyageurs, elle se love dans son fauteuil, ferme les yeux, mets de l'ordre dans sa tête.

Elle a réservé un petit gîte en pleine nature et son programme est : balade dans la forêt, respirer l'air frais de la nature, écouter la musique des animaux, ne plus penser. Cela va lui changer des problèmes de ses clientes jamais contentes des coupes, des couleurs, éternelles insatisfaites celles-là... Ras le bol de cette déprime, cette routine, elle n'a personne à aimer, personne qui l'aime, elle

s'autorise une parenthèse nature, rien que pour elle.

Elle se dit c'est mon jour de chance je vais sans doute trouver des champignons, il a plu hier et comme je suis pourvue d'une intelligence sans faille les champignons n'ont qu'à bien se tenir, je vais tous les dénicher, ils finiront dans ma poêle !

Le train arrive en gare dans ce petit village Savoyard. Elle hâte un taxi qui la conduit jusqu'à son gîte. Elle arrive dans ce chalet, à fleur de forêt, parfait pour déconnecter, elle ne compte plus le nombre de fois où elle a séjourné ici. Patricia avait pris un petit déjeuner conséquent, l'envie d'arpenter la forêt est plus forte. Son petit panier est rempli de victuailles pour deux jours, elle range au frais ses courses, ouvre les rideaux pour laisser entrer le soleil, tout est silence, que ça fait du bien ce calme.

Il n'est pas encore midi elle a très envie de profiter au maximum de son temps, elle se change, enfle une paire de bottes et part décidée à mettre à profit sa ballade pour agrémente ses œufs bio avec les cèpes du coin, plus tard pour son dîner.

Elle ouvre la porte du chalet, emprunte le petit sentier qui conduit droit vers la forêt. Libre, loin des conversations à sens unique de ses clientes, elle prend la nature en plein visage, la fraîcheur, l'humidité de la forêt qui l'entoure finissent par l'engloutir. Patricia marche, le petit sentier serpente entre les chênes, devient de plus en plus petit, finit par disparaître, elle se retourne et n'a plus aucun repère... Patricia est perdue en pleine forêt...

C'est très bizarre, depuis le temps qu'elle vient ici, c'est la première fois qu'elle ne fait pas attention au temps, au chemin, aux repères qu'elle avait l'habitude de voir, même la forêt semble différente, comme noircie par les nuages qui menacent alentour, le froid l'enrobe, elle a peur.

Elle est convaincue qu'elle va mourir là, dans cette forêt où elle

voulait seulement une cueillette, la voilà seule, elle ne s'est pas rendu compte du temps, sa balade avait été longue, elle ne savait plus où elle était. Sa vie défile, elle revoit, comme au ralenti toutes ces bribes de jours, de semaines, de mois, d'années, sa vie se séquence dans sa chronologie.

Ce n'est pas la première fois qu'elle vient dans ce petit village, c'est pour elle comme un pèlerinage. Elle y vient chaque année à la même période est-ce depuis plus de dix ans, depuis l'accident...

Elle heurte une branche, chute sur une grosse racine, percute son crâne, perd connaissance...

Elle ouvre les yeux, il fait jour, elle est dans un endroit qu'elle ne connaît pas, c'est pas son chalet, il y a un feu de bois, elle sent la chaleur du foyer, l'odeur d'une bougie au patchouli, une énorme couette la tient au chaud...

“Où suis-je ?”

Patricia est paniquée, mais vivante, elle est en vie, mais où ? En même temps qu'elle retrouve ses esprits elle se redresse et découvre que ses habits sont soigneusement rangés sur une chaise à côté du lit dans lequel elle vient de se réveiller... Boucle d'or, qu'elle histoire pour une coiffeuse déprimée !

Occupée à regarder cet endroit qu'elle ne connaît pas, Patricia se frotte la nuque, fait le tour avec sa main de la grosse bosse qui lui fait encore mal. Elle se souvient, la racine, la chute, puis le trou noir, ça m'apprendra à vouloir cueillir des champignons et ne pas regarder où je vais...

Une porte grince, le vent froid de novembre entre dans la pièce, une ombre se dessine devant elle, puis une forme se pose debout, devant le lit, à contre-jour. “Bonjour, comment vous sentez-vous ? Patricia est en panique complète, elle est dans un lit, en pyjama, un pyjama qui n'est pas le sien, ses habits sont rangés sur une chaise. Une voix masculine lui demande si elle va bien...

La voix, le corps se rapproche du lit, elle peut apercevoir, dessiner un visage sur cette voix qui prend de ses nouvelles. D'abord le vert des yeux, le noir des sourcils, des cils, la bouche charnue rosée, les pommettes saillantes, les cheveux noir ébène..."Vous vous sentez mieux ? Je vous ai trouvé évanouie dans la forêt, pas loin de ma cabane, vous avez chuté à cause d'une racine. J'ai soigné votre crâne, vous aviez la tête remplie de sang et vous étiez inconsciente et gelée je vous ai conduit chez moi ».

Patricia est figée dans ce lit, tétanisée par la peur, elle n'a aucun souvenir et se réveille dans l'inconnu. La voix poursuit : « Je suis le garçon don tout le monde a peur dans le village voisin, je suis un peu ermite, je vis dans cette cabane depuis longtemps, je ne sais pas exactement depuis combien de temps, je me suis habitué, je ne veux plus voir personne. Dans le village chacun entretient un mystère autour de moi, je sors peu, j'ai apprivoisé ma solitude. »

Patricia répond : « Je suis coiffeuse, j'ai un salon à deux heures de train d'ici, je voulais décompresser, laisser ici le stress de mon travail. Me voilà dans votre cabane, vous m'avez sauvé la vie, comment vous remercier ? Je viens ici depuis bien longtemps, je ne vous ai jamais croisé... » Je fais des balades interminables dans cette forêt depuis des années, je n'avais jamais eu de problème, sans vous j'étais convaincue de mourir. »

« Me remercier, bien si vous êtes coiffeuse y a de quoi faire, je n'ai pas toutes vos qualités, vous pourriez rafraîchir tout cela ? »

« Houlala, j'ai pas mon matériel avec moi, mais si vous avez une paire de ciseaux je veux bien essayer. »

Le garçon don tout le monde avait peur dans le village amène une paire de ciseaux à Patricia.

À peine remise de sa mésaventure, sa cueillette aux champignons, sa balade en forêt, elle commence à débroussailler tout ça... C'est que dix ans sans coiffeur cela en fait des cheveux !

Patricia issue de la célébriissime école d'Hypo Tif s'en donne à cœur joie. Après tout ce garçon don tout le monde a peur lui a sauvé la vie cela vaut bien une petite coupe ! Elle coupe, lui ne bouge pas, elle taille, elle enlève des touffes de cheveux...

« Vous vous appelez comment ? Je ne connais même pas le prénom de mon sauveur. »

« Je ne sais pas, je ne me rappelle pas... »

Un superbe visage apparaît, elle est ravie de sa coupe, en plus lui, il ne dit rien, il sourit. Il n'y a aucun miroir dans cette cabane, il caresse sa tête et semble heureux du résultat. Patricia peaufine sa coupe, passe le rasoir derrière la nuque du jeune homme et se fige. Elle remarque une tache de naissance, une tache ovale, la même que celle qu'elle a, elle, au même endroit...

Le jeune homme la remercie, attrape un balai et rassemble les cheveux éparés sur le vieux parquet. Patricia est perturbée par cette tâche sur la nuque du garçon...

« Pourquoi vivez-vous seul ici depuis dix ans ? »

« Je ne sais plus, je me suis réfugié ici il y plus de dix ans. Les gens du village racontent que je suis maudit, que je porte le mal, je ne sais même plus comment je m'appelle. J'aurai été éjecté d'une voiture, mes parents seraient morts dans l'accident... »

Le sol s'ouvre sous les pieds de Patricia, elle s'évanouit. Le jeune homme a juste le temps de la récupérer dans sa chute, la dépose sur le lit. Il s'assoit à côté d'elle, attends. Elle ouvre les yeux ne peut plus parler, elle le regarde fixement, le reconnaît.

Elle tourne sa tête, relève ses cheveux, montre sa tâche de naissance, la même que celle du jeune homme, exactement au même endroit, le même ovale sur sa nuque à elle.

« Je connais ton prénom, je connais même ton nom. Je viens ici depuis l'accident. La gendarmerie avait cessait les recherches, ta

recherche, affaire classée, tu n'existais plus, disparu. Je te cherche depuis, je te sentais au fond de moi, je ne voulais pas croire à ta mort. Les parents tués sur le coup ce sont les miens aussi. Vous étiez partis en randonnée, moi je suis resté en ville chez notre grand-mère, j'avais une grippe carabinée.

Papa a voulu éviter une biche et a percuté un arbre, papa et maman sont morts sur le coup, toi éjecté du véhicule. »

« Tu es Léon Masse, tu es né le 10 novembre 1973, le même jour que moi, tu es mon jumeau...

Je suis Patricia Masse, coiffeuse plus du tout déprimée, je commence une nouvelle journée par une fabuleuse victoire sur le destin... Je remercie la racine qui m'a fait chuter, sans elle, je n'aurai pas retrouvé mon frère et ma joie de vivre...

Faits divers de Yannick De Luca

Elles venaient à peine d'arriver au salon que sa grand-mère finit par dire à Marjorie :

– Dis Marjorie, je trouve que tu as bien changé en quelques semaines. Avant, tu te maquillais, tu t'habillais bien, tu avais toujours le sourire, tu avais les yeux qui brillaient, tu avais l'air heureuse, on aurait dit que tu étais amoureuse... Et maintenant, tu es toujours en train de râler, tu n'es jamais contente. Même, le soir, il me semble t'entendre pleurer... je me trompe ? Dis-moi qu'est-ce qui se passe ?

Tout en parlant, elles ouvraient la porte du salon de coiffure situé en face de la gare d'Escalquens lorsqu'un jeune homme d'une trentaine d'années entra.

– Monsieur, pour vous, ce sera juste une coupe ?

– Oui, c'est cela même, courts sur les côtés, longs derrière pour faire une queue de cheval et très légère coupe sur le dessus.

Marjorie le trouva bien à son goût cet homme. Elle renchérit :

– Vous pouvez compter sur moi, je suis exactement la coiffeuse qu'il vous faut. Je n'ai pas peur de le dire. Vous allez voir, votre coiffure sera magnifique.

Puis la grand-mère coupa la parole :

– Sur la “Dépêche du Midi” de ce jour, en gros titre, est noté “un homme d'une trentaine d'années est recherché”. Soi-disant, continua-t-elle, il aurait agressé plusieurs femmes dans le coin pour leur prendre leur sac. J'espère qu'il ne va pas traîner chez nous, ce sale individu...

Oh ! Je n'y crois pas, ce n'est pas possible, mais c'est mon jour de

chance, regarde, j'ai gagné au loto, ce sont bien mes numéros qui sont sortis.

– Tu es sûre ?

– Certaine. Je vais chercher mon billet et le mettre vite dans ma poche et de ce pas, aller au bureau de tabac.

– Au revoir Mesdames, dit l'homme en partant d'un pas décidé.

Marjorie se changea de vêtements, mit ses tennis et partit faire son jogging juste après le repas. Une heure plus tard, lorsqu'elle revint au salon, plus de grand-mère et en fouillant partout, elle trouva un mot, près de la caisse "ma petite chérie, j'avais besoin de marcher, je vais aller au bord du canal, puis, j'irai un peu plus loin, rappelle-toi, un jour où l'on s'était perdu en pleine forêt" ! Mais deux heures passent, trois heures, quatre heures...

Quatre heures ! Marjorie commença vraiment à s'inquiéter. Je vais appeler la police, ce n'est pas dans l'habitude de ma grand-mère de me laisser sans nouvelles.

Immédiatement, elle ferma le salon et courut à la gendarmerie.

Les gendarmes qui connaissaient bien les deux femmes commencèrent à lui poser toutes les questions nécessaires :

– À quelle heure, l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

– Juste avant de faire mon jogging, vers midi.

– À partir de quelle heure avez-vous constaté son absence ?

– Dès mon retour, vers 13 h. Au début, je ne me suis pas inquiétée, j'ai pensé qu'elle était allée chercher quelque chose de plus pour le repas.

– Et depuis, plus rien ?

– Plus rien, son portable semble éteint.

– Qui est venu se faire coiffer ce jour ?

– Il n'y a eu qu'un homme d'une trentaine d'années ce matin, c'était un jour très calme.

– J'ai très peur, si vous ne retrouvez pas ma grand-mère... s'il lui

était arrivé quelque chose, je préférerais mourir, elle me manquerait trop. Je l'aime ma grand-mère, elle m'a élevée et c'est grâce à elle que je suis coiffeuse...

– S'il vous plaît, on n'en est pas là, on va la retrouver votre grand-mère et vous n'allez pas mourir !!!

– Charles, Maurice, vous pouvez vous joindre à nous, dit-il en s'adressant à ses collègues.

Ils partirent tous les quatre. Ils arrivèrent dans la forêt. De leurs mains, ils écartèrent les ronces d'un côté, les branches de l'autre. Ils ont cherché pendant trois heures, la nuit tombante, ils retournèrent vers la ville. Marjorie espérait encore qu'en rentrant, elle retrouverait sa grand-mère à la maison. Mais elle n'y était pas. Depuis quelque temps, déjà qu'elle était dépressive, cette absence en plus, Marjorie n'en pouvait plus, elle ne tenait plus debout. Elle se jeta sur le canapé, pleura et finit par s'endormir.

Le lendemain, le salon fermé, elle courut à la gendarmerie dès la première heure.

– En me réveillant ce matin, je me suis rappelé que ma grand-mère avait lu le journal et annoncé qu'un individu était dans les environs et très dangereux.

– Effectivement, nous recherchons en ce moment un individu d'une trentaine d'années qui fait peur à tout le monde, car il agresse les gens dans la rue... Mais hier, vous nous avez indiqué qu'un homme de cet âge avait été votre seul client.

– Oui, le seul.

– Décrivez-le

– Un homme assez grand, mince, sûr de lui, nous avons causé, il avait l'air intelligent, il était plutôt sympathique.

– Vous souvenez-vous de quelque chose de particulier, d'une conversation, de gestes curieux, d'un regard, une parole...

– Non, non, je ne vois pas.

– Prenez votre temps, réfléchissez, un détail, un simple détail peut nous aider.

– Ah, oui peut-être... maintenant ça me revient. Ma grand-mère a lu la Dépêche du Midi et a vu que c'étaient les numéros du loto qu'elle avait joués qui étaient sortis, elle avait gagné au loto.

– C'est plutôt une bonne nouvelle, répliqua le gendarme.

– Mais il me semble qu'elle l'a annoncé devant le client.

– Elle aurait pu être plus discrète effectivement. Mais le client ne vous a pas paru bizarre...

– Maintenant que j'y pense, il est parti très vite juste après

– Vous aviez terminé de le coiffer, c'est normal.

– Mais je me souviens, dès qu'elle a annoncé qu'elle avait gagné, il s'est très vite levé et sorti.

– Vous aviez fini de le coiffer, alors c'est normal !

– Plus j'y pense, plus j'ai peur : il avait une trentaine d'années, il a entendu ma grand-mère s'exclamant d'avoir gagné... et si c'était lui, l'individu ?

– Mais vous avez dit que votre client semblait correct. Vous savez, nous recherchons cet homme depuis des semaines, il ne viendrait pas à côté, juste là pour se faire coiffer, ce serait trop risqué.

– Je suis certaine qu'il y a un rapport avec grand-mère.

– Non, je ne pense pas.

– Écoutez-moi, je vous en prie, il était là dans le salon, quand ma grand-mère a parlé de son billet gagnant et depuis, elle a disparu. C'est lui, c'est ce fameux individu. D'ailleurs, maintenant que j'y repense, il avait quand même un regard très froid... Je finis par avoir un pressentiment.

– S'il vous plaît, rechercher de ce côté, il s'agit de ma grand-mère, je vous en supplie.

– Ne vous inquiétez pas, nous allons tenir compte de votre discours et allons faire des recherches.

– Nous allons mettre en place une équipe supplémentaire pour retrouver votre grand-mère et de notre côté, nous allons rechercher cet individu.

– Je vais aller avec votre équipe chercher à nouveau ma grand-mère.

C'est ainsi que les gendarmes allèrent directement au bureau de tabac afin de savoir si la gagnante s'était manifestée. Non, elle n'y

était pas passée. Cela devenait curieux, où était passée la mamie ?

Ils retournèrent rejoindre les autres et finirent par retrouver une chaussure appartenant à la grand-mère, donc là, enfin son corps n'était peut-être pas trop loin. Puis, soudain, le démarrage bruyant d'une voiture attira leur attention. Quatre gendarmes se mirent à poursuivre la voiture. Cela dura une bonne heure, les feux vers brûlés, une course incroyable entre cette voiture noire et le véhicule des policiers. Et c'est en arrivant vers Miremont, où il y avait un passage à niveau dont la barrière était fermée que la voiture fut stoppée. Le conducteur, un Lyonnais, menottes aux mains fut amené à la gendarmerie et dans le coffre se trouvait le corps de la grand-mère inerte. Elle fut immédiatement transportée à l'hôpital.

Quelques heures plus tard, Marjorie se trouvait dans la salle d'attente et apprit que la vieille dame allait bien. Après quelques jours d'hospitalisation, elle put sortir.

Et deux mois après, c'est avec le sourire que Marjorie et sa grand-mère se retrouvèrent en vacances à Mouans-Sartoux, près de Nice, le montant gagné au loto leur avait permis de prendre du bon temps, elles l'avaient bien mérité...

Christian Goller / Noël

Dany Lanza / Renaissance

**Doumé Chaussé /
ça ne tenait qu'à un cheveu**

Léo Mathieu / Frontières

**Margit Molnar /
Un jour de chance**

Sandrine Bou / Essayez-les

**Valérie Maran /
La Coiffeuse dépressive**

Yannick De Luca / Faits divers

